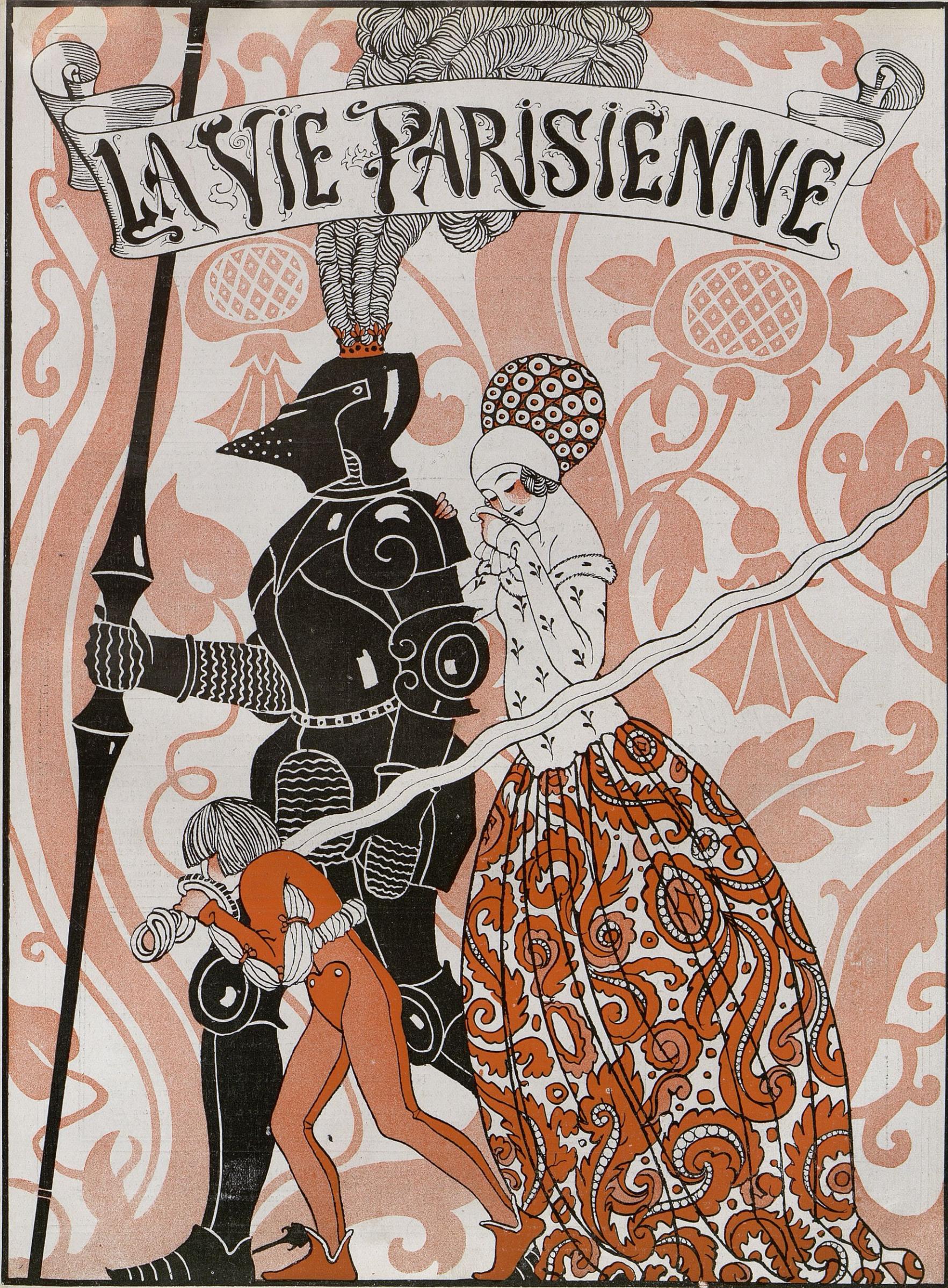


LA VIE PARISIENNE



LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DEPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
TROIS Mois : 8 francs 50

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs ;
TROIS Mois : 10 francs

Pour se Guérir et se Préserver des

Rhumes
Toux
Bronchites
Catarrhes
Grippe
Asthme

Tuberculeuse, Refroidissements, Maux de Gorge, etc.

Pour se fortifier les Bronches, l'Estomac et la Poitrine, il suffit de prendre à chaque repas, en mangeant, deux

Gouttes Livoniennes
de TROUETTE-PERRET

Le Véritable flacon doit porter le nom : Trouette-Perret.
Flacon 2'50 fl. 1^{re} classe. Envoi f. c. mandat adressé à
TROUETTE-PERRET
15, Rue des Immeubles Industriels, Paris

Après les repas
2 ou 3

Pastilles Vichy-État facilitent la digestion.

LE
SECOND TOURNANT

par
Abel Hermant

EDITIONS DE LA VIE PARISIENNE
29 rue Tronchet
PARIS

Pour recevoir franco par la poste, adressez 3 fr. 50 au Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet.

HIVER 1915

MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS
PRÉVOST

CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST et CAFÉS
39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX

Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque



“EROS” Série inédite de 20 ESTAMPES en Couleurs de RAPHAEL KIRCHNER

Déshabillés de Parisiennes et Intimités de boudoir Chacune de ces estampes inédites en couleurs mesure 37×26, tirage limité à 500, grand luxe, réemmagasinées sur papier à la forme 58×39, pouvant s'encadrer immédiatement. Souscription aux 20 pl. : 100 fr. Envoi franco contre mandat-poste, de 2 gravures contre 11 fr., ou bien des 4 gravures parues contre 21 fr. Catalogue illustré sur demande.

“GUERRE 1914” Série inédite de 12 estampes en couleurs format 36×28, tirage grand luxe noir et couleurs, par Raphaël Kirchner, Louis Morin, Manel Feliu, Sandy-Kook, Thomasse, etc. — Franco la série contre 20 fr., dans un joli carton porte-folio artistique. Envoyer mandat-poste ou chèque : LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS.

NE PRENEZ que **L'Aspirine**

“Usines du Rhône”

pure de tout mélange allemand

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS : 1 fr. 50

1 Comprimé correspond à 1 Cachet de 50 cgr.

BIJOUX Plus haut Cours COMMISSION **ACHAT**
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris.

POUR NOS SOLDATS

Couvre-nuque 1 fr. 90; avec bavoir 3 fr. 75 et 5 fr. 25.

Sac de couchage molletonné : 15 fr. 50, 22 fr., 30 fr.

PELERINES Capuchon : long" 70 100 110 120

fixe :

Toile cuir 1^{re} qualité 7.50 9 10.50 12

Légères : noir, bleuté, kaki 13 16 20 24

Caoutchouc : extra solide 16 21 24 27

RAGLAN à manches. Toile cuir 1^{re} qté 1r 115 16

capuch. fixe. Caoutchouc extr. 1r 115 33

BOTTES POUR TRANCHÉES Forme égoutier

Extra solide

Imperméabilité absolue, permet tous mouvements

vements : Poids 600 gr. l'une. Prix 24 fr. la paire.

TISSUS IMPERMÉABLES caoutchoutés et liés

Noirs, bleutés, kakis, en stock, par quantité.

Prix spéciaux pour le gros.

VOGT-LABEY, 124, r. de Courcelles. T. Wag. 89-58.

Le COURRIER de la PRESSE

Bureau de coupures de journaux

1^{re} boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2^e)

EDITIONS DE “LA VIE PARISIENNE”

Derniers ouvrages parus, in-18, illustrés, à 3 fr. 50

LE BÉGUIN DES MUSES

par Charles Derennes

LE PREMIER PAS

par Abel Hermant

DANS UN FAUTEUIL

par Pierre Veber

LES CAPRICES DE NOUCHE

par Charles Derennes

NOS AMIES ET LEURS AMIS

par R. Coolus

LES VRILLES DE LA VIGNE

par Colette Willy

LA FOIRE AUX CHEFS-

D'OEUVRE, par Jacques Drésa

LE PLAISIR TENDRE

par Marcel Lafaye

Pour recevoir franco par la poste chacun de ces livres, envoyez en timbres ou en mandat-poste 3 fr. 50 à M. le Directeur de *LA VIE PARISIENNE*, 29, RUE TRONCHET, PARIS

ARTISTIC PARFUM GODET

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Meilleur Antiseptique. 31. Pharmacie, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris



ON DIT... ON DIT...

Les gars du Far-West.

Les Canadiens et les Australiens qui combattaient si bravement aux côtés de nos soldats jouissent, on ne sait pourquoi, d'une certaine réputation de... rudesse.

L'autre nuit, un général anglais voulant vérifier par lui-même le service des patrouilles, alla se placer dans l'ombre, auprès d'une sentinelle, pour la remplacer pendant quelques instants. Une première patrouille arriva : « Halte-là ! Qui vive ? » cria le général.

— *Scots greys.*

— Passez, *Scots greys !*

Puis une seconde, formée de grands gaillards : « Qui va là ? »

— *Grenadier guards !*

— Passez, *Grenadier guards*, répond le général.

Enfin une troisième. Le général les arrête : « Qui va là ? Répondez, ou je tire. »

Et la réponse vint... Une phrase intraduisible, qui voulait dire à peu près : « Veuillez nous laisser en paix, espèce d'idiot, et vous mêler de vos sales affaires personnelles... »

Alors le général, après un silence, cria sans hésitation :

— Passez, Canadiens !



La charité des cigales.

Les Parisiennes font des économies, qui n'assurent pas seulement l'équilibre de leur budget, mais aussi, qui l'eût espéré ? celui de leur raison. Elles ont dû renoncer à certaines modes ridicules, entre autres celle des chapeaux de paille au mois de janvier. Nous sommes presque au milieu de mars et nous n'avons pas encore vu un chapeau d'été, c'est à n'y pas croire !

Elle n'ont pas cependant recouvré tout à fait encore le sens du calendrier. Une charmante femme tricotait l'autre soir un maillot à jour du fil d'Écosse le plus tenu. On lui demanda pour qui elle faisait cet ouvrage. Elle répondit naïvement :

— Pour nos pauvres soldats ! Ils n'ont que des vêtements chauds !



Le voyage interrompu.

On sait que le grand et excentrique couturier qui habilla *le Minaret* et *Aphrodite* végétation militairement, à l'heure actuelle, à Lisieux.

Un de ces jours derniers il obtint une permission de quarante-huit heures et il en profita pour venir, en automobile, les passer à Paris...

Mais l'homme propose... et les officiers disposent ! Notre couturier qui avait été arrêté dans un petit pays de Seine-et-Oise par un G. V. C. s'empêtra et parla un peu trop... brusquement au sous-officier qui se trouvait là. On lui fit aussitôt rebrousser chemin et on le renvoya à Lisieux.

Il n'en est pas encore revenu.



Au pays de Vélasquez.

Depuis le commencement de la guerre, Madrid est redevenu un centre important de peinture. Il y a Z. loaga, il y a M. rie Laur. ne. n, il y a encore un peintre simultaniste tenu à l'écart et avec raison, car ce triste personnage a quitté la France pour n'être point soldat. Sauf le simultaniste déserteur, les peintres madrilènes se réunissent chez miss H. rvey, descendante du savant illustre qui découvrit la circulation du sang.

L'atelier de miss Harvey est le plus beau de toute la Castille et cette brave « miss » s'y débrouille comme un clown, elle pousse des cris bizarres et est toute couverte d'engelures qui la font atrocement souffrir. Mais c'est une fille héroïque qui travaille la peinture depuis le matin jusqu'au soir. Les Titien, les Greco lui ont tourné la tête. Un superbe torero pose pour elle en ce moment et il est impossible d'imaginer de combien d'aventures ahurissantes les journées de travail sont remplies !



Mode in Germany.

Dans un écho portant ce titre, nous dénonçons, il y a plus de deux mois, les intrigues des couturiers boches qui avaient rêvé de conquérir notre rue de la Paix... Et depuis, brusquement, une sale petite affaire a éclaté, l'affaire Béchoff, qui a confirmé bien fâcheusement notre information.

Mais on pouvait croire qu'avec la guerre ces messieurs de l'Austro-Boche allaient momentanément abandonner leurs ténébreuses machinations...

On pouvait espérer aussi que nos femmes, qui entre parenthèses sont toutes si charmantes, allaient, pendant quelque temps du moins, s'habiller selon des modes françaises... Eh bien non ! C'était trop espérer !...

En mars 1915, après sept mois de guerre, il arrive en France — et il faudrait savoir comment — un album de modes très parisiennes, *Le Grand Tailleur*, qui est positivement édité à Vienne, à Vienne (Autriche) par un sieur B....

Dans tout le centre de la France, les couturières ingénues — et qui ne savent pas... — exhibent à leurs clientes ces grossiers cartons peints au pays de François-Joseph !...



Le fleuriste du Luxembourg.

M. Antonin Dub. st cumule deux fonctions : celle de Président du Sénat et celle de... devinez ?... de fleuriste !

Oui, M. Antonin Dub. st fait « de la fleur » comme un pépiniériste expert et il couve d'un œil maternel surtout en cette saison frileuse ses plants dans le jardin privé qu'il possède au Sénat.

On peut le voir le matin, enveloppé d'un ample pardessus, un épais cache-nez autour du cou, se promener, en compagnie de son jardinier, entre les plates-bandes, et donner son avis. Les passants qui traversent le jardin en courant aperçoivent bien ce matinal fleuriste, mais ne se doutent pas que c'est le second magistrat de la République.

Espérons que M. Antonin Dub. st sera décoré du Mérite Agricole à la prochaine promotion !



La Muse à la caserne.

Quatrain copié sur le mur d'une chambrée dans un dépôt d'artillerie de campagne :

*Serai-je brigadier ? La chose est incertaine,
Je voudrais bien finir pour le moins capitaine,
Mais me contenterais du grade de margis
Pour t'aller embrasser, ô Victoire, où tu gis !*



Fleurs de Kultur.

En gare de Bourges passe un convoi de soldats allemands mutilés que l'on dirige sur Genève... Tous ces blessés sont gras et roses, ce qui prouve mieux que tous les discours qu'ils ont été bien soignés chez nous. Mais la guerre en a fait pourtant des infirmes à tout jamais. On ne saurait avoir que de la pitié et de la miséricorde pour ces pauvres diables. Des personnes charitables, les meilleurs médecins de la ville, s'empressent pour leur donner des soins et les ravitailler.

On leur offre du bouillon qui embaume, du lait crémeux, de la viande, des cigarettes.

Ils mangent, ils boivent, ils rient.

Mais le train s'ébranle et va partir... Les Allemands se mettent alors aux portières et, gracieusement, font un pied de nez aux médecins qui les ont pansés, aux infirmières de la Croix-Rouge, si dévouées, qui viennent de les ravitailler avec tant de bonne grâce...

Bah !... Ça ne fait rien !... Et qu'un nouveau train de pauvres mutilés boches passe demain à Bourges et nous donnerons à ces malheureux les soins qu'il faut leur donner !... Qu'ils restent musles, nous resterons français...

LES ESTAMPES ARTISTIQUES DE "LA VIE PARISIENNE"

Spécimen d'une des estampes de *La Vie Parisienne*.

LES ESTAMPES ARTISTIQUES DE RAPHAËL KIRCHNER

sont vendues séparément au prix de
1 franc l'estampe.

(Franco par la poste 1 fr. 25 pour la
France et 1 fr. 50 pour l'étranger.)

Chaque estampe gravée, aquarellée et imprimée avec le plus grand soin est à grandes marges et mesure 30 cent. de largeur sur 40 cent. de hauteur. C'est un petit chef-d'œuvre de typographie digne d'être encadré.

De tous côtés, nos anciens abonnés nous demandent si en nous envoyant le montant de leur réabonnement ils n'auront pas droit à l'Album-Prime que nous avons été heureux d'offrir à nos nouveaux abonnés.

Cette demande est très légitime. Il serait tout à fait injuste que les anciens et fidèles amis de notre journal fussent moins bien traités que nos nouveaux abonnés.

En conséquence :

Tout ancien abonné de "La Vie Parisienne", qui nous adressera le montant d'un réabonnement (de six mois ou d'un an), pourra prendre livraison aux bureaux du journal, et sans aucun frais, de la

Spécimen d'une des estampes de *La Vie Parisienne*.Spécimen d'une des estampes de *La Vie Parisienne*.

SEIZE ESTAMPES SONT MISES EN VENTE

en collection ou séparément.

Prix de la collection : 12 francs.

Les estampes vendues séparément portent les titres suivants :

Au bord de la mer; *Les ailes du caprice*; *Brise de mai*; *Les premiers lilas*; *La giboulée de la Saint-Martin*; *La perruque verte*; *Le plus joli paysage*; *Coquetterie*; *Au saut du lit*; *Paris port de mer*; *La croqueuse de coeurs*; *Printemps frileux*; *Entre deux poses*; *Championne de ski*; *Sainte-Nitouche*; *Naïade moderne*.

Spécimen d'une des estampes de *La Vie Parisienne*.

magnifique collection d'estampes en couleurs intitulée :

DE LA BRUNE A LA BLONDE

et renfermée dans un très élégant portfolio.

Les personnes qui voudront recevoir cet Album-Prime par colis-postal n'auront qu'à ajouter au montant de leur réabonnement la minime somme de 1 franc (pour la France), ou de 1 fr. 50 (pour l'Etranger), afin de nous indemniser des frais d'emballage et d'expédition.

Adresser toutes les demandes, tous les chèques et mandats-poste à

M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE

29, rue Tronchet, PARIS.

Spécimen d'une des estampes de *La Vie Parisienne*.



LE NOUVEAU CANDIDE^(*)

CHAPITRE SIXIÈME

Comment Candide, Pangloss, Achmet et Auguste retrouvèrent le paradis.

LES chefs de l'armée turco-westphaliennes, qui gardaient fort jalousement le secret des opérations, ne firent point connaître à leurs hommes où ils les dirigeaient. Candide en conçut une mortelle inquiétude. Il s'était engagé sans doute par patriotisme, mi-turc et mi-westphalien, mais surtout pour visiter l'Égypte, et il n'eût point trouvé plaisant qu'on l'expédiât au Caucase ou ailleurs.

— Que vous importe? lui disait Pangloss. L'essentiel est de tuer beaucoup d'ennemis, et nous en avons de tous les côtés. J'avoue que les convenances morales et la vérité philosophique diffèrent d'une partie du monde à l'autre; mais on tue sensiblement de même dans les quatre parties.

— On peut aussi photographier partout, dit Auguste.

— La vie est un fardeau, dit le portefaix, et elle ne pèse ni plus lourd, ni moins, en Europe, en Asie ou en Afrique.

Ces raisonnements ne persuadaient point Candide, qui était curieux de voir le Sphinx, et, de plus, démoralisé. Il avait fait à Cunégonde les adieux les plus tendres: on ne saurait quitter sans déchirement une épouse, même importune, avec qui l'on a célébré les noces d'argent, les noces d'or, les noces de diamant, et encore bien d'autres noces, si rares qu'elles n'ont plus de nom dans aucune langue. Il était troublé de sinistres pressentiments, et il aurait eu peur de mourir, si son petit doigt ne lui eût assuré qu'il était immortel.

Les soldats furent jetés pêle-mêle sur un transport turc avec quelque bétail et quelques poules. Les officiers de la marine westphaliennes, qui commandaient ce méchant bateau, ont le génie de l'organisation, mais le vieux Dieu lui-même serait

impuissant à mettre de l'ordre dans une foule de Turcs, militaires ou civils, qui partent pour un voyage. Les hommes poussaient des lamentations qui se mêlaient aux cris des bêtes; ils se tordaient les bras et ils suaients comme on ne sue qu'à Constantinople, bien que la saison fût assez froide. Ils faisaient aussi leur prière pour passer le temps, car la plupart avaient emporté leur tapis, pour tout bagage. Candide, en croquant des pistaches, regardait tristement ce spectacle de confusion.

Enfin les ancras furent levées, après une attente de plusieurs heures, dont les personnes les mieux informées n'auraient su dire le motif, et quand le vaisseau s'ébranla, les gémissements redoublèrent. La Corne d'Or passée, tous ces héros demandèrent au pilote s'il savait bien la place des mines. Il les rassura de son mieux mais ne leur inspira point confiance, et l'on pensait sauter à chaque minute. Candide, à qui ces parages étaient familiers, connut que l'on ne tournait point vers le Bosphore, mais vers l'Hellespont. Mais la traversée de Marmara fut si longue qu'à la tombée du jour il ne savait plus où il était, et quand la côte devint visible, il calcula que ce pouvaient bien être les rivages d'Alexandrie. Auguste lui fit remarquer que l'on n'apercevait point le phare, qui est une des sept merveilles du monde, comme un chacun sait.

Le lieu de débarquement n'était qu'un mauvais ancrage de l'Asie-Mineure, dont le nom ne figure seulement pas sur les cartes. Y figurât-il, que Candide et ses compagnons n'en eussent pas été plus avancés; car ils ne possédaient naturellement point de cartes, ni eux ni personne de la troupe, sauf peut-être un ou deux officiers supérieurs. L'ennui de ne savoir point où ils se trouvaientacheva de les démonter. Les autres soldats avaient le même sentiment d'être perdus. Ils ne faisaient plus de bruit comme au départ: ils étaient stupides. On leur commanda de se procurer de la nourriture comme ils l'entendaient, et de dormir où ils pourraient. Candide, Auguste, Pangloss et Achmet s'en allèrent coucher dans une étable.

— Nous en avons vu bien d'autres, dit le philosophe.

(*) Suite. Voir les N° 9 et 10 de *La Vie Parisienne*.

— Oui, repartit Candide, mais j'ai toujours pu dire : « J'étais là, telle chose m'advint. » Ce soir, je ne le puis pas.

Achmet ronflait déjà. Auguste, qui a la science infuse, essayait de faire le point : on ne l'écoutait guère. Candide songeait à Cunégonde, et était bien étonné d'y songer avec douceur.

— Ah ! dit-il en confidence à Pangloss, il n'y a pas un jour entier que je fais campagne, et comme la guerre m'a changé !

— Vous, ce n'est rien, dit Pangloss, mais elle changera la face du monde, qu'elle divisera en deux parties, l'Islam et la Chrétienté, la Westphalie à cheval sur les deux, et Hadji-Mohammed-Ghilioun par-dessus tout.

Sans se l'avouer, ils espéraient tous les quatre que l'aube prochaine leur apporterait quelques clartés sur leur situation. Elle ne leur en apporta point, ni les aubes suivantes, et ils firent plus de trente étapes sans se douter où ils passaient. Ils rencontraient de loin en loin des villages, ou même des villes, dont les habitants leur disaient le nom, qui, toujours faute de carte, ne leur apprenaient rien. Toutes les habitations étaient pareilles et semblaient faites de boue séchée ; il y avait, dans les mosquées, une douzaine de carreaux de faïence bleue et verte. Ils traversaient parfois des champs fertiles, plus souvent d'affreux déserts, et ils continuaient de ne rien savoir, sauf qu'ils mettaient un pied devant l'autre et que, selon l'expression des fantassins français (que leur dit Auguste), ils bouffaient des kilomètres.

— Croyez-vous, monsieur, dit Candide à Pangloss, que c'est en Egypte que nous allons ?

— Cela est possible, repartit Pangloss, mais il est certain que nous faisons un grand détour.

A quelques jours de là, le docteur osa interroger un officier westphalien, qui n'était pas moins arrogant que les autres, mais qui était *cultivé*. Il exerçait le métier de chimiste en temps de paix, et Candide l'avait ouï dire (par manière de plaisanterie) que toutes les vieilles de l'Univers auraient les cheveux blancs si la guerre ne finissait point, vu que les teintures sont fabriquées en Westphalie. Cet officier chimiste avait aussi reconnu à la figure de Pangloss et de Candide qu'ils étaient des lumières d'Université, et il leur témoignait un soupçon de faveur.

— Monsieur le capitaine, lui dit Pangloss, est-ce en Egypte que nous allons ?

— Le capitaine ne répondit point précisément, mais il paraissait tout hors de lui, et il s'écria soudain :

— J'ai lieu de croire que nous sommes ici sur l'emplacement même de Troie !

A cette nouvelle, Pangloss, Candide et Auguste se sentirent tout ragaillards et se firent des congratulations. Si l'on eût ordonné la charge en cet instant, ils eussent été capables des mêmes exploits qu'Achille et Hector qui avant eux ont illustré ces plaines. Quel surcroit de gloire pour un philosophe, de gagner la croix de fer au même endroit où Achille a vengé Patrocle ! Malheureusement, aucun ennemi ne se montrait à l'horizon. Achmet, qui n'a jamais entendu parler d'Hector, de Patrocle, ni de l'*Ilade*, en prenait aisément son parti.

Candide, Pangloss et Auguste furent encore plus émus quand le capitaine les instruisit qu'ils approchaient du paradis terrestre, où ils devaient joindre le gros de l'armée, et sans doute livrer bataille à l'Anglais. Candide, qui a toujours un peu d'enfantillage, n'imaginait point le paradis sans l'archange armé d'un glaive de feu et qui en interdit l'accès. Auguste ne l'avouait point, mais il se représentait les choses à peu près de la même façon. Quant au hâmal, il ne concevait point que l'on pût se battre au paradis. C'est qu'il faisait une confusion entre celui du Vieux Testament et celui de Mahomet. Ce n'est point des Anglais, mais des houris qu'il se flattait de rencontrer entre le Tigre et l'Euphrate, et il n'eût pas été fâché de montrer enfin à ses camarades ce qu'il savait faire. Pangloss le détrompa, sur le ton méprisant, et prononça une harangue dont le sujet était le paradis retrouvé. Il ne pouvait être retrouvé et reconquis que par les Westphaliens. Ce terrain de combat est symbolique et le docteur ne douta plus de la victoire, mais il se félicitait surtout de l'effet moral.

— Hâtons-nous ! dit-il.

C'est bien ce que souhaitaient les officiers westphaliens ; mais la marche présentait des difficultés insurmontables, et l'armée, exténuée, perdit beaucoup de temps.

La première vue du paradis terrestre déçut cruellement ceux qui en jugeaient d'après l'Ecriture. Non seulement l'ange armé d'un glaive flamboyant n'en gardait plus les abords, mais il n'y restait ni un arbre, ni une fleur, ni un brin d'herbe. Candide ne se souvenait point d'avoir jamais vu un pays si désolé. Il fallut aussi renoncer au combat, faute de combattants. L'ennemi ne paraissait plus, mais il avait dû paraître une quinzaine de jours auparavant, car tout le gros de l'armée turco-westphaliennes, que le détachement de Candide et de Pangloss devait joindre ici, avait semé la plaine de cadavres et de débris de toute sorte. Le jardin de délices était un champ de carnage.

Candide, qui se souvenait du temps où un vieux pasteur lui enseignait à Thunder-Ten-Tronck les mystères de notre sainte religion, protesta en pleurant qu'il eût préféré de rester sur les illusions de son enfance.

— Hélas ! dit-il, fallait-il vivre jusqu'au vingtième siècle pour voir traiter l'Eden comme Louvain ? C'est à désespérer de l'homme. Monsieur, je ne saurais croire au progrès.

CHAPITRE SEPTIÈME

Candide, Pangloss, Achmet et Auguste envahissent l'Egypte, mais ils ne sont pas suivis.

— Rien ne prouve, répondit Pangloss, que l'Eden, dans son beau, ait été fort différent de ce que nous le voyons aujourd'hui. Nous l'imaginons d'après une tradition qui nous vient en ligne droite de nos premiers parents. N'oublions pas qu'ils étaient tout neufs et qu'ils n'avaient aucune expérience : ils s'émerveillaient de la moindre chose. Vous-même, si vous retourniez aujourd'hui à Thunder-Ten-Tronck, vous tomberiez peut-être de bien haut, et maintenant que vous êtes habitué au chauffage central, vous ne vous étonneriez plus qu'un château de Westphalie ait une porte et des fenêtres. Mais il est bien intéressant de voir de si près, et pour ainsi dire familièrement, ces restes d'une antiquité vénérable, et quand la guerre ne nous vaudrait point d'autre avantage, je soutiendrais encore qu'elle n'a pas été inutile. Je suis ravi d'avoir considéré de ces yeux que voici Troie ou plutôt *campos ubi Troja fuit*, et plus que ravi d'avoir fait connaissance avec le paradis terrestre, car la Bible me touche plus qu'Homère et (nous ne saurions le répéter trop souvent) Dieu est avec nous.

Puisque le philosophe Pangloss goûtait les souvenirs de la Bible, il fut servi à souhait. L'armée turco-westphaliennes, continuant de suivre le chemin des écoliers, traversa en effet la presqu'île du Sinaï, après avoir poussé sa pointe jusqu'entre le Tigre et l'Euphrate.

— C'est ici, dit-il avec emphase, que la loi fut donnée aux Hébreux.

Il a un faible pour l'ancienne loi, parce qu'elle est féroce ; il lui reproche seulement de défendre le meurtre ; mais cet article n'a jamais été observé. Candide se moque de la loi et des prophètes, mais il se rappelle assez d'histoire sainte pour savoir que le mont Sinaï n'est pas éloigné de l'Egypte.

— Enfin, dit-il, nous y allons !

Le détachement dont ils faisaient partie rencontra au pied de la montagne sainte un autre détachement, à peu près d'égale force, et les deux unis formèrent l'armée d'invasion. Elle était commandée par un gros Westphalien titré pacha, qui la commandait effectivement, et par un homme encore jeune, plein de *morbidezza*, qu'on appelait « Monseigneur » et qui fumait des cigarettes. Le capitaine de Pangloss annonça d'abord à Monseigneur le désastre du Paradis ; Monseigneur alluma une autre cigarette et dit avec grâce :

— Ah ! sapristi ! Je crois que j'ai fait une gaffe !

— Qui est-ce ? demanda Pangloss à Auguste, qui sait tout.

— C'est l'ancien khédive, répondit Auguste ; mais il ne faut pas avoir l'air de savoir que les Anglais l'ont congédié.

— Il ira souper à Venise, dit Candide avec finesse.

— Non, dit Pangloss, car nous le remettrons sur son trône. Il suffit de passer le canal de Suez.

— Le passerons-nous ? dit Auguste.

C'est justement ce que se demandaient les généraux de l'armée turco-westphaliennes. Le ci-devant khédive et le pacha actuel discutaient ensemble cette grave question matin et soir, à table, en vidant force bouteilles de vin de Champagne, non pas suisse,

A CHACUN SELON SON GRADE



AUX OFFICIERS



A NOS BRAVES PIOUPIOUS

COMMENT LA PARISIENNE SOURIT



AUX SIMPLES PÉKINS



AUX EMBUSQUÉS

mais français, qui ne leur éclaireissaient pas les idées. Ils étaient arrivés sur la rive droite du canal, et ils se demandaient, premièrement, s'il était expédition de le passer, en second lieu, comment ils le feraient, au cas que cela fut expédition.

Tandis que ces stratèges délibéraient, une petite armée anglaise parut sur l'autre bord.

— Elle est méprisable ! dit le pacha.

Le ci-devant khédive fit un récenement pour témoigner qu'il était du même avis; et ils regardèrent de loin la méprisable petite armée.

— Je crois, fit soudain le khédive en pâlissant, qu'ils ont le toupet de venir sur nous !

En effet, les troupes anglaises prenaient l'initiative de traverser le canal, par le moyen le plus simple, qui est d'embarquer sur une rive et de débarquer sur l'autre : mais il fallait y penser. Ce qui facilitait l'opération, c'est que les Anglais avaient des bateaux et que les Turcs n'en avaient point.

Jamais un Westphalien, même pacha, n'accepte le combat, quand il est dans une condition certaine d'infériorité. Le pacha conseilla la retraite; le khédive s'y opposa par bravade, par imbécillité, et surtout parce qu'il savait que c'est le pacha qui aurait le dernier mot. Cependant, leurs soldats, sans attendre l'issue du conseil, détalèrent à toutes jambes.

— Nous sommes perdus, dit Pangloss. Nous ne courrons jamais assez vite.

— Le mieux est de nous rendre, dit Candide. Il est des extrémités où même un homme d'honneur peut jeter ses armes.

Et il les jeta, puis il leva les bras en l'air. Pangloss, Achmet et Auguste firent de même.

— Croyez-vous, dit le hâmal, que les Anglais massacrent les prisonniers ?

— Nous sommes entre nous, dit Pangloss : j'avoue que je ne le crois pas.

Ils faisaient de grands signes; mais les ennemis, voyant fuir le Turc, avaient tout aussitôt viré de bord, et, sans prendre la peine de le poursuivre, tiraient seulement quelques coups de fusil à grande distance dans le tas.

— Puisque l'Anglais ne vient pas à moi, dit Achmet, je vais à l'Anglais.

Et il se jeta résolument à la nage. Pangloss, Auguste et Candide avaient un si violent désir de se rendre qu'ils n'hésitèrent pas à l'imiter. Le khédive et le pacha, qui ne pouvaient abandonner leurs troupes, fuyaient avec elles par devoir; mais le khédive, en courant, tournait souvent la tête vers son royaume qu'il n'avait plus grand espoir de reconquérir. Il avisa Candide, Pangloss, Auguste et Achmet, qui nageaient vers la rive opposée. Il les fit remarquer au pacha.

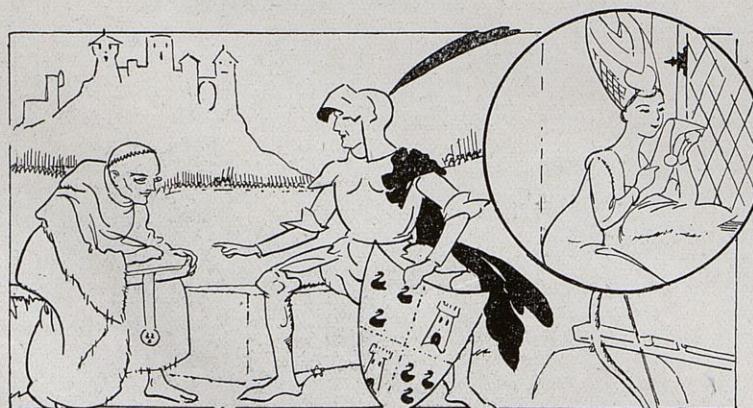
— Dieu soit loué ! dit le pacha. Je vais pouvoir télégraphier sans mentir à Constantinople, à Vienne et à Berlin, qu'une partie de l'armée turco-westphalienne a franchi le canal de Suez et envahi la terre d'Egypte.

(A suivre.)

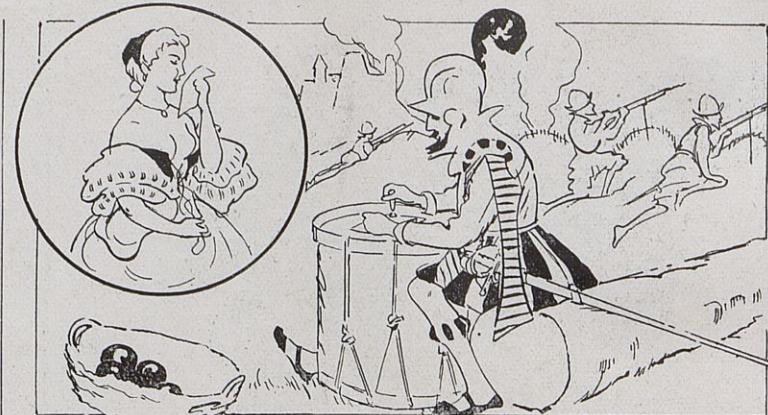
ABEL HERMANT.

DU FRONT AUX LÈVRES

(LETTRES DE GUERRE ET D'AMOUR)



Comment le jeune et beau Dunois, partant pour la Syrie, écrivait à sa belle cousine, la dame de Vergy.



Comment le galant sire de Brantôme écrivait aux « belles et honnêtes dames » qu'il aimait à faire rougir.



Comment Cyrano griffonnait les vers enflammés que la belle Roxane croyait recevoir de Christian.



Comment Fanfan-la-Tulipe, qui gagna des batailles mais ne sut jamais l'orthographe, peignait son amour à la jolie Fanchon.



Et comment enfin le caporal Dumanel, un poilu des « diables bleus », écrit de la ci-devant frontière des Vosges, à sa fiancée.



POURQUOI LA FRANCE N'AURAIT-ELLE PAS AUSSI SES VOLTIGEUSES ?

Dessins de Fabiano.

« Deux régiments de suffragettes viennent d'être formés à Londres et partiront bientôt pour le front. »
(LES JOURNAUX)

D'abord cela distrairait les sous-préfets chargés du recrutement.

Et puis cela animerait nos rues de coquets uniformes.

Et de quels délicieux tableaux serait animée, au réveil, la cour de la caserne !



Demandez à nos « poilus » si cela ne leur donnerait pas du cœur au ventre?

Et les Boches ! Ils se laisseraient tous prendre à de si friands appâts !

Enfin la meilleure raison c'est qu'en France les femmes sont aussi braves que les hommes !

LA PARISIENNE
Ton âge...
L'AMOUR
Ça n'empêche!

LA PARISIENNE
Tu n'as pas fait Saint-Cyr!

L'AMOUR
Non! Mais j'ai fait La Flèche!

LA PARISIENNE (*rêveuse*).
L'amour enfant de troupe!

L'AMOUR
Eh bien! Et puis après!

LA PARISIENNE
Et puis après?... Soldat!... C'est bien ce que tu fais!

L'AMOUR
Quelle arme? Cavalier... ou pioupiou?... Tout l'extrême!

LA PARISIENNE (*baissant les yeux*).
C'est l'arme dans laquelle est le chéri que j'aime!

L'AMOUR
Eh bien soit! Et que tous admirent ce marmot:
L'amour, valet de cœur, avec l'as de carreau

(*Il met sur ses épaules un petit sac.*)
Maintenant, voici l'heure! En route! Je décolle!

LA PARISIENNE
Pas d'imprudence, au moins, promets-moi, tête folle!

L'AMOUR

Par ma foi! Si j'y reste, mon enterrement
Vaudra tous ceux payés par le gouvernement
On y jouera, — j'y tiens, — des musiques divines
Marche funèbre de... Chopin — ça se devine!
Puis pour finir, je veux que l'on entonne en chœur
Un refrain de Caf'-Conc'...

LA PARISIENNE

Lequel?

L'AMOUR

« Quand l'Amour meurt »!
Sur ma tombe une phrase en fait d'apothéose:
« Eros — il a vécu ce que vivent les roses! »

LA PARISIENNE

Mon petit doigt me dit que tu nous reviendras.

L'AMOUR

Bah! la Mort et l'Amour, c'est « cousins » ces mots-là.

LA PARISIENNE

L'Amour tué, ce serait la fin du Monde... tendre,
Mais l'amour roide mort renaitrait de ses cendres.

L'AMOUR (*changeant d'idée*).

Le service en campagne! Ah! j'adore ce nom!
(*Malicieux.*)

Le service en « compagne » est plus dans mon rayon!
Je m'en vais...

LA PARISIENNE

Un instant! Va, vers celui que j'aime...
Oh! il te connaît bien! Des mois et des semaines
Nous avons si souvent, tous deux, parlé de toi!
Sa tranchée est avant les autres — près d'un bois:
C'est là qu'il a construit son petit « pied - « en » - terre »
Vas-y, puis tout à coup, surgissant de l'ornière,
Aux Boches, montre-toi, en te nommant: « l'Amour »
...Et tu les verras faire aussitôt... demi-tour!

Mais fais bien attention de ne te faire prendre
Ils te fusilleraient

L'AMOUR

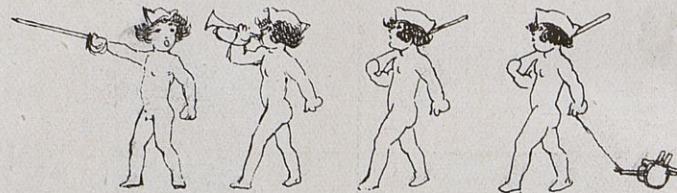
Suffit! je sais m'y prendre!
Allons! je vais trouver, ma chère, ton héros!

J'arriverai ce soir, alors que le repos
Au pays bleu du songe emmène la cervelle
Et chatouillant le bout de son nez, de mon aile,

En rêve, je viendrais lui bavarder de toi
Jusqu'à ce que lassé — je suis lassé parfois.

Oui, rougis; car souvent n'en fus-tu pas
[la cause! —

M'endormant à l'éveil d'Aurore aux doigts
[de rose



Le lendemain matin il trouvera, blotti
L'Amour, dans la tranchée, assoupi contre lui!

(*Redevenant gouailleur.*)

Attention!... Demi-tour!... Pige un peu ma démarche...
Gare au commandement!...

LA PARISIENNE

L'Amour...

L'AMOUR

En avant, marche!

(*Il fait, l'arme sur l'épaule, un tour autour de la Parisienne, puis,
au moment où il va disparaître dans les profondeurs du Bois:
l'Amour lui adresse un geste à la Dieu vat.*)

Adieu!...

LA PARISIENNE

Adieu!...

L'AMOUR

Dis-moi! N'as-tu point de désir?

Vois-tu pas un butin qui te ferait plaisir
Un casque, une musette ou un bidon à boire
Que faut-il t'apporter de là-bas?

LA PARISIENNE

... De la gloire!

L'AMOUR

Entendu! Et vois donc si je suis bon enfant
J'apporterai la gloire... au front de ton amant

(*Ils s'éloignent lentement l'un de l'autre, prêts à se quitter.*)

LA PARISIENNE

C'est gentil! Va-t'en vite et cours à la frontière
Je vais te préparer pour ton retour de guerre
Un nid moelleux, douillet et parfumé...

L'AMOUR

Bravo!

(*Curieux.*)

Et où sera ce nid?

LA PARISIENNE (*lui envoyant un baiser*).

... Voyons!... dans mon dodo!

MAX EDDY et ROBERT BEUNKE.

QUELQUES VICTIMES DE LA GUERRE

On ne se rend pas compte, dans le public, de la quantité des professions qui ont été atteintes par la guerre. Les événements de ces derniers mois ont eu les répercussions les plus lointaines, les plus inattendues, les plus bizarres. Nous avons mené (avec une discréption que la diplomatie de la Wilhelmstrasse nous eût envoiée) une petite enquête dans divers milieux, et nous avons été étonnés, vraiment, du préjudice que le geste prétentieux du kaiser a causé à tant d'innocentes personnes. Par exemple :



LES GENS D'ESPRIT

Je parle, bien entendu, de ceux qui avaient de l'esprit en 1914. Les autres, ceux qui en ont maintenant, ceux qui en auront l'an prochain, je ne les plains pas, les gaillards. Mais ceux de 1914, les territoriaux de l'esprit?... ceux qui vivaient de mots, et de mots amers?

Nous avons interviewé un des spécimens les plus représentatifs.

L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



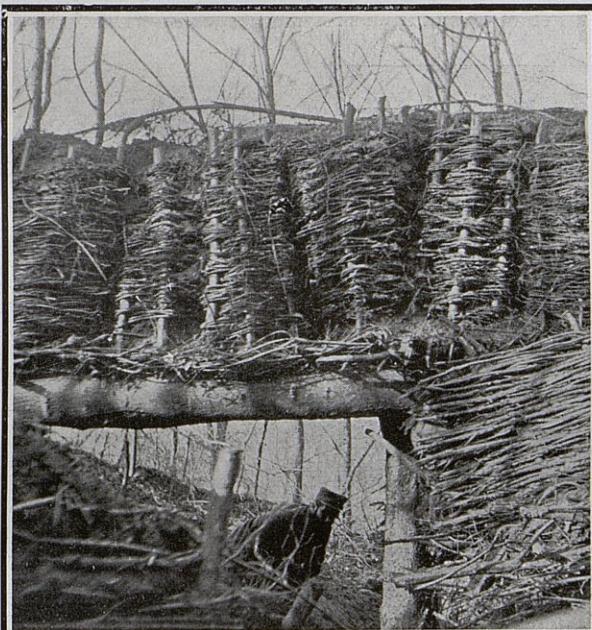
NOS ALLIÉS LES HINDOUS
en déshabillé intime dans leur camp, près de Marseille.



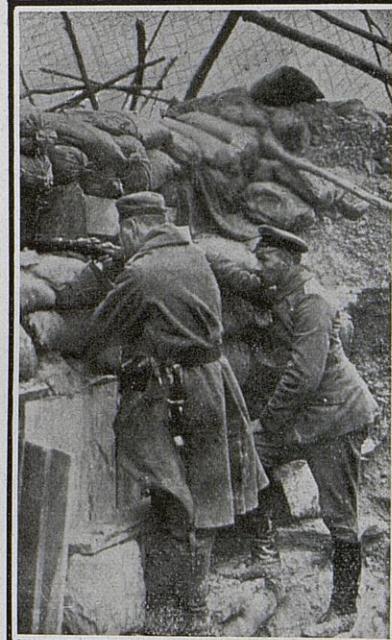
LES MÊMES, EN GRANDE TENUE
fièrement armés de pied en cap, traversant la ville.



LE FAMEUX CRAPOUILLOT
notre moyenâgeux obusier de tranchée.



UNE FORTIFICATION DANS LES BOIS
telle que nos soldats les improvisent avec des fascines.



DANS UNE TRANCHEE BOCHE
En haut un treillage contre les grenades.



COMMENT SE PRÉPARENT NOS JEUNES SOLDATS DE LA CLASSE 1915
L'école des fantassins.



L'école des cavaliers.



UNE COMPAGNIE BELGE REVENANT DU FEU

Les vaillants soldats, après une journée de combat dans les marécages de l'Yser, sont tout couverts de neige et de boue.

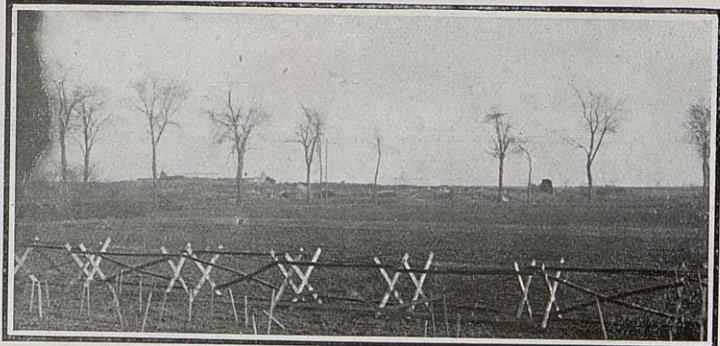


EN ROUTE VERS LA BATAILLE

Dans le brouillard matinal, nos troupes rient et chantent.



COMMUNIQUÉ DU 15 FÉVRIER :
« A Beaurains (sud d'Arras) des tranchées allemandes...



... ont été détruites ».

UN COMMUNIQUÉ OFFICIEL ILLUSTRÉ

L'ALBUM DE GUERRE DE " LA VIE PARISIENNE "

est redétable à ses lecteurs de presque tous les documents qu'il reproduit. Nous faisons appel à tous les amis de *La Vie Parisienne* pour nous procurer des épreuves photographiques (non des clichés) intéressantes qui seront rémunérées au prix de 10 francs.
(Adresser les photographies à M. le Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet, Paris.)

tatifs de cette race brillante. Ah! messieurs, quel déchet! C'était à ne pas le reconnaître... Enfoncé dans un fauteuil à oreillettes, la figure mal rasée, une tête d'acteur sans emploi, enveloppée dans un cache-nez de concierge, vieilli de dix ans. Et pour toute l'encaisse métallique de la *Reich Bank*, nous n'ose-rions rapporter la conversation que nous eûmes avec lui. Elle désillusionnerait trop ses anciennes admiratrices!

On le sentait absolument perdu, désespoir dans un monde nouveau. Il lui fallait, pour s'épanouir, l'atmosphère spéciale d'avant le mois d'août dernier, faite de rosseerie, de vanité et d'égoïsme. Alors, il s'en donnait à cœur joie... Mais voilà que, soudain, tous les grotesques et les imbéciles, toutes les dévergondées et les péronnelles sur lesquels s'exerçait sa verve facile, se transforment en héros et en sœurs de charité. Il ne s'y reconnaît plus, le pauvre, il trouve que ce n'est plus de jeu.

Et comme il n'est pas tout à fait idiot, il comprend bien, hélas! qu'après, il n'y aura plus place pour lui et pour son genre de raillerie. On sera gai, bon vivant, bon garçon. Il sera, lui, l'effet d'un grand-papa grincheux. Il ne lui reste plus qu'à se retirer à la campagne et à cultiver: ses laitues? non, ses chicorées.



LES PETITES DANSEUSES

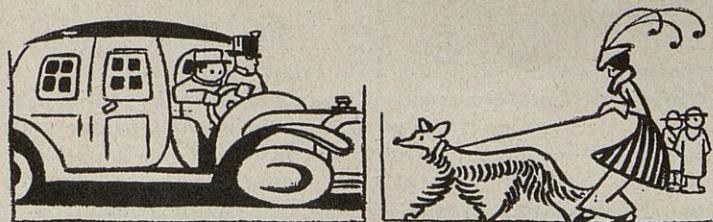
Je connais des gens, parfaitement intentionnés, qui disent: « Elles sont dans les hôpitaux ».

Façon bien sommaire de se tranquilliser! Et puis, qu'est-ce qu'ils en savent? Non, hélas! elles ne sont pas toutes dans les ambulances, d'abord parce qu'elles n'ont pas toutes reçu l'enseignement nécessaire, et surtout à cause de la concurrence terrible, déloyale, que leur ont faite les femmes du monde... La vérité, la sombre et triste vérité est que les petites danseuses sont sur le pavé.

Il y aurait peut-être un moyen de leur venir en aide: les laisser danser. Mais oui. Pourquoi pas? Ce ne serait après tout pas plus immoral que d'écouter les pièces que nous donnent nos grands subventionnés, et ce serait plus drôle, plus joli. Nous avons bien des music-halls où sont descendues des girls. Personne ne songe à s'en choquer. Nos Montmartroises sont bien aussi gentilles, dans leur genre.

— Mais elles ne savent pas danser...

— Eh bien! ce serait peut-être une occasion de leur apprendre. Après tout, ces petites, c'est leur rêve, de devenir des artistes...



LES ÉLÉGANTES PAUVRES

Malheur! trois fois malheur à la dame élégante qui n'a pas les moyens d'aller à Londres!... Celle-là, c'est incontestablement la plus à plaindre des victimes de la guerre. La moindre promenade est pour elle un supplice. Car si elle se hasarde à pied à cent mètres au delà de la rue de la Paix, le public, le terrible public qui va voir aux Invalides les drapeaux et les canons pris à l'ennemi, fait une avarie à sa jolie robe, à son gentil chapeau, à ses fins souliers.

Et elle est fort étonnée, la brave petite dame. Car enfin elle pense ne faire vraiment de mal à personne en étant coquette, en embellissant au passage de sa gracieuse silhouette les rues de Paris. Est-ce qu'on n'a pas dit à tout le monde de tenir bon? Et n'est-ce pas pour elle la seule et l'héroïque manière de tenir

bon, que de continuer à s'habiller, au milieu des soucis terribles de son petit ménage? Mais allez donc expliquer ça au brave faubourien fier, le dimanche, en plein bois de Boulogne, de sa tenue de tranchée!...



LES PROPHÉTES DE LA REVANCHE

Je ne citerai que pour mémoire quelques types, dont l'infortune est d'ailleurs infiniment plus connue, tels que: le peintre qui ne fait pas de tableaux militaires, les vers-libristes, les pacifistes, les arbitres de jurys d'honneur, les auteurs dramatiques genre article de Paris, les Belges qui se sont fait naturaliser Français, etc., car j'ai hâte d'arriver à une des variétés les plus intéressantes: les écrivains bien pensants.

Ils n'ont plus le monopole des beaux sentiments!

Mais ma compassion va surtout à ceux qui reprenaient l'Alsace-Lorraine à chacun de leurs romans annuels. Car enfin, une fois qu'elles nous seront définitivement revenues, nos provinces perdues, de quoi pourront-ils bien parler?

FRANCIS DE MIOMANDRE.

ÉLÉGANCES

La scène est connue, elle commence même à devenir classique. Un officier ou un soldat du front revient passer quelques jours, ou quelques heures à Paris...

Quoi? vous vous étonnez, et déjà vos yeux s'indignent. Comment donc, à Paris? Mais un soldat du front n'obtient aucune permission, non plus qu'un officier!...

Eh non, bien certainement non. Seulement il est convalescent d'une courte maladie, ou d'une belle blessure. Il peut encore se trouver « en liaison », à moins qu'il ne vole sur les routes du camp retranché, son volant devant lui, son général dans la voiture. Admettez aussi qu'on lui a confié une mission, qu'il fait partie des états-majors, qu'il s'occupe du ravitaillement ou de la télégraphie sans fil, que sais-je!... Bref, il est arrivé pour peu de temps à Paris, quitté depuis sept mois! Antée reprenaît des forces en touchant la terre dont il était le fils. Notre soldat se vivifie de même en caressant une jolie femme dont il est l'époux, ou l'amant.

Or, au premier regard qu'ils échangent — ou plutôt au second, car le premier est toujours plein de larmes heureuses, et ne distingue rien, tant la joie le trouble — le soldat et sa chère payse poussent deux cris dissemblables:

— Comme tu es svelte! s'écrie monsieur émerveillé.

— Mais tu as engrangé, mon cher! fait madame en souriant.

Et tous deux ajoutent en chœur: « Tu as rudement bonne mine. »

Ce qui, au fond — soyons francs — ne leur fait pas trop plaisir. Chacun d'eux s'attendait à retrouver l'autre émacié par les douleurs de la séparation, et fort au contraire, voici monsieur rubicond, avec de bonnes



CÉDRI
WAGNER

joues rondes, tandis que madame est vermeille, alerte et dégagée à ravir. Déception, dont certes on a honte en secret, et que l'on dissimule, déception légère néanmoins.

Eh bien, ô glorieux soldat, et vous, charmante payse, vous commettez tous deux une erreur d'optique. Evidemment, la vie dans les tranchées n'est guère active, et l'on y engraisserait plutôt. D'autre part, l'économie comme le bon goût exigent que l'on restreigne ses dépenses à Paris, et l'on ne prend plus d'autos que dans les cas désespérés : alors on trotte à pied, ce qui, croit-on, aide beaucoup à maigrir.

Mais la vérité, c'est que monsieur est hâlé, que le grand air lui a gonflé les traits — naguère creusés par le théâtre, les tangos, les soupers, et les tangueuses, et les soupeuses — et que surtout il a le cou sanglé dans un col militaire ou serré par une cravate bleue de soldat, ce qui fait paraître son visage poupin.

Quant à madame, témoignant d'une élégance fort choisie, elle porte une jupe excessivement courte et des plus larges — sur deux mètres de largeur au moins — un peu biaisée du haut afin de former cloche, les fronces disparaissant sous un empiècement détaché de ladite jupe : cet empiècement arrive à la hauteur des hanches, et il n'y a pas de combinaison susceptible de prêter à la silhouette une apparence plus extraordinairement légère, agile, aisée, vivace!... Sans nul doute, elle semble bien svelte avec un tel cotillon, la payse!

Svelte et jeune, car si rien au monde n'alourdit, ne vieillit, ne « solennise » comme les jupes larges et longues, celles qui en revanche sont larges aussi, mais courtes à souhait, prêtent à qui les arbore un petit air allègre, bondissant et gamin de fillette qui joue aux grâces, ou de ballerine qui va exécuter maintes variations sur la *Valse des Roses* ou les refrains de *Pétrouchka*.

Si, avec ces sortes de jupes, la question des jaquettes complémentaires ne se pose pas (nous les aimons soit très, très longues, soit assez courtes, presque toujours à ceintures, ornées souvent d'un col haut et droit par derrière, ainsi que munies de la plus grande quantité possible de poches), par contre la question des chaussures est fort épineuse.

Plus la jupe raccourcit, en effet, plus le pied se voit, non moins que le bas de la jambe. Par conséquent, étant donné que souliers et escarpins sont réservés aux hétaïres de province, et que tout ajustement de parade ou de gala manque affreusement de tact (pour une Française de pur sang, cela s'entend) je vous dirais bien : Portez des bottines à très hautes tiges...

Oui, mais c'est tellement laid, des bottines !

En ce cas, mettez des guêtres de bon drap, qui montent bien haut... Seulement, voilà, cela évoque l'année dernière, les guêtres...

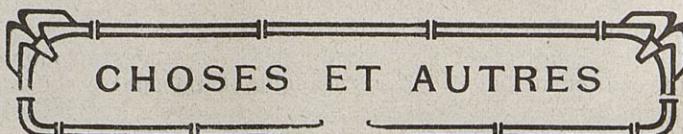
Voyez-vous, il n'y a que les bottes, les charmantes petites bottes russes à tiges molles... Je n'ignore pas que ce mode de chaussure est dispendieux, et qu'il en coûte de se botter par temps de guerre. Toutefois, s'il y a évidemment là quelque luxe, il est du moins des plus discrets. Il faut y regarder de près pour s'apercevoir qu'une passante a des bottes, vu que vous ne les porterez ni rouges, ni vert pomme, j'imagine!... Une élégance qui se discerne au second coup d'œil ne choque jamais personne : n'hésitez plus, commandez-vous cinq ou six paires de bottes.

Si d'autre part vous devez, pour vos devoirs de charité, affronter les boues campagnardes ou la fange des pauvres villages, vous avez bien encore vos bottes de courroie de la saison dernière, en bon et solide cuir fauve, lacées sur la cheville et le tibia, et à triple semelle?



Une petite dame, coiffée d'un fier bonnet de police, tenait entre ses mains un parapluie... Mais c'est à la ceinture, madame, qu'il faut vous l'accrocher, comme un sabre.

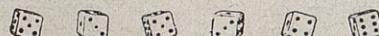
IPHIS.



Songez-vous qu'il y a tout à l'heure un an que le rédacteur en chef d'un des principaux journaux de Paris a été tué dans son cabinet par « une dame » ? Il semble, ou bien que c'est hier, ou qu'il y a un siècle. Douze mois et la guerre!... Quand il passe tant d'eau sous le pont, le temps file.

Savez-vous aussi que Mme de Th.b.s avait prédit pour 1914 la mort de deux grands rédacteurs en chef, et que celle d'Adrien Hébrardachevait, en juillet, de vérifier la prophétie?

On n'est pas superstitieux, mais on n'est pas fâché non plus que la clairvoyance de Mme de Th.b.s soit vérifiée, car elle a prédit de belles choses pour 1915, et quelques autres choses qui sont un peu sinistres, mais qui, tout compte fait, ne nous déplairaient pas infiniment.



Je ne sais pas si vous aimez les dates? (Je ne mets qu'un 1.) Il y a toujours un peu de mystère dans les chiffres, et les humains ont toujours cru aux « époques ». Ils ont même poussé cette croyance un peu loin, jusqu'à la niaiserie. N'imaginait-on pas, il y a une vingtaine d'années, que le millésime avait de l'influence sur la psychologie, et que nous étions tous « fin-de-siècle » parce que le siècle allait finir? C'était une sottise. Mais on nous a enseigné au Collège que l'histoire moderne commence à la prise de Constantinople, en 1453; et il s'est formé dans notre esprit une association indissoluble, entre l'idée d'histoire moderne et celle d'une prise de Constantinople; maintenant, il n'est pas indispensable que ce soit les Turcs qui la prennent.

Supposez que ce soit nous, avec nos amis les Anglais et nos amis les Russes. Pure supposition. Nous ne sommes pas de ceux qui vendent la peau de l'ours, comme dit la *Gazette de Francfort* (parole inconsidérée). Mais enfin supposez que Constantinople soit prise, ce mois-ci ou le mois prochain. Si c'était seulement en 1915 que l'histoire moderne commençait, la vraie histoire moderne? Elle a été si peu moderne, depuis 1453! Il y avait maladie. Refaites vos jeux. Mais ne trouveriez-vous pas plaisant que nous puissions dire de nous-mêmes : « Nous autres hommes du moyen âge? » Hélas! c'est cela qui ne nous rajeunit pas!



Que pense Loti? Que pense Claude Farrère? Ils soutiennent que les Turcs qui gouvernent la Turquie ne sont pas de vrais Turcs, mais des métèques. C'est une fiche de consolation pour ceux qui aiment le Turc, et nous avouons que nous l'aimions bien, ce bon vieux Turc — Vieux-Turc naturellement. Mais peut-être que nous aimions surtout Constantinople, « les cyprès noirs et les minarets blancs », le jardin du Sérap, le musée et le tombeau d'Alexandre, et les trois serpents entrelacés de Marathon, dont Mahomet II trancha les têtes, et le divin cimetière d'Eyoub? O Loti, ô Azizadé, le cimetière d'Eyoub! Nous aimions Constantinople et ses vieux murs, Constantinople et ses ruelles les plus infectes, et le Grand-Pont avec tous ses échappés de la Cour des Miracles, et les chiens, que ces misérables Jeunes-Turcs ont exilés dans une île, où ils les ont laissés mourir de faim.

Pauvres chiens pelés de Pétra et de Stamboul! En cherchant bien, on en retrouverait sans doute quelques-uns, et on pourrait les rapatrier. Ils auraient vite fait de repeupler l'antique Byzance. Les Alliés ne sont pas comme les Allemands, qui détruisent les villes pour les rebâtir à neuf et à l'Allemande: ils respectent la physionomie et l'âme des choses... En y réfléchissant,

il paraît indispensable que le premier soin des Alliés, s'ils forcent Constantinople, soit d'en faire sortir les Jeunes-Turcs et d'y réintégrer les chiens.



Nous savions par un document authentique — un refrain d'opérette — que les Portugais sont toujours gais; mais nous ne savions pas qu'ils fussent si vifs.

— Vous me regardez d'une façon qui me déplait, monsieur!

— Je vous regarde de la façon qui me plaît, monsieur!

— Voici ma carte.

— Je ne me bats pas avec, etc., etc.

Suit un son mat, que nous renonçons à traduire par une harmonie imitative.

Est-ce un coup de poing?

Est-ce une gifle?

— Quelle différence y a t-il entre les deux? demandait naguère un président de correctionnelle à un spirituel directeur de journal. Quand est-ce une gifle, et quand est-ce un coup de poing?

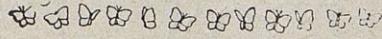
— Mon Dieu, monsieur le Président, répondit le directeur, cela dépend de celui qui le reçoit.

Mais ne trouvez-vous pas que ce *vous me regardez d'une façon qui me déplait* sent terriblement les mœurs d'avant la guerre, c'est-à-dire avant le déluge? On causait alors sur ce ton dans les couloirs de la Chambre ou des théâtres, on copiait les demi-solde et les habitués de la Rotonde. Oh! vous qui revenez des lointains pays, ce n'est plus la note. Mais voilà, c'est qu'il est des heures où l'on ne doit sous aucun prétexte aller dans les lointains pays, dans les pays «étranges» comme disaient nos aïeux. On perd le contact, et c'est le diable pour le rétablir. Surtout quand, au retour, on ne trouve personne qui soit d'humeur à s'y prêter.



Les suffragettes anglaises, qui étaient à tuer avant la guerre, veulent maintenant se faire tuer sur le front. Si elles continuent, nous allons les adorer, comme dit une héroïne de Dumas fils. Allons! ce sont de braves femmes! Mais, si elles s'imaginent faire les hommes parce qu'elles brûlent d'aller se battre, elles se trompent: depuis les temps les plus reculés, il y a eu des femmes guerrières. Je ne citerai pas l'exemple trop facile de Bradamante ou celui des Amazones, ni certaines héroïnes des guerres de la révolution, qui ne suivaient pas les soldats que par amour et qui faisaient bel et bien le coup de feu. Mais la question du service militaire des femmes a été discutée théoriquement — et sérieusement — par des philosophes qui ne pensaient pas que « la petite différence » fût rédhibitoire. Peut-être ne fréquentez-vous guère la République de Platon? Si vous faisiez de cet ouvrage, comme vous le devriez faire, votre livre de chevet, vous y verriez, au livre V, que les épouses des guerriers doivent partager avec leurs époux les travaux de la guerre et la garde de l'État.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et l'humanité réinvente de loin en loin ce qui a déjà été inventé un certain nombre de fois.



Le Moulin-Rouge vient de flamber! C'est un bien triste accident; mais je sens que nous nous ferons une raison. Et puis on ne m'ôtera pas de l'idée que cet incendie est significatif et de bon augure. Les Allemands ont voulu faire du symbole en bombardant la cathédrale de Reims. L'attentat de la Providence contre le Moulin-Rouge n'est pas moins symbolique. Je ne fais aucune comparaison entre les deux.

Répétons une fois de plus que nous ne souhaitons pas du tout une crise de puritanisme après la guerre. Il y aura toujours des lieux où l'on s'amuse, à l'usage des gens que cela n'ennuie pas trop. Il y aura même — comment dire cela décentement? — des lieux à l'instar de ce Moulin-Rouge et des établissements circonvoisins, qui serviront d'*agora* à ces dames (on sent que j'emploie ce mot grec pour ne pas écrire « marché »). Il y aura enfin une vie parisienne. Nous voudrions bien voir qu'il n'y eût plus de vie parisienne!

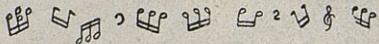
Mais nous voulons justement qu'elle soit parisienne, et la question est de savoir si Suburre-Montmartre était Paris.

Eh bien non, cent fois non! Et il faudrait même éléver le débat, il faudrait dénoncer tout le mal que l'esprit, le prétendu esprit de Montmartre a fait à l'esprit français. L'esprit d'atelier avait déjà commencé cette méchante besogne. Le Chat-Noir, Bruant et les propos imbéciles des soupeurs à l'abbaye de Théâtre ont failli consommer la ruine de l'esprit français. Ici encore, il fallait la guerre.

On était arrivé à ce résultat paradoxal, que maints gens de lettres, et de la plus belle qualité, inclinaient vers Montmartre, et que la grande tradition française de l'esprit était maintenue par un artiste. Il y a plus de La Rochefoucauld et de La Bruyère — et de littérature, et de style — dans une légende de Forain que dans bien des gros livres publiés depuis trente ans.

Nous souhaitons la mort littéraire de Montmartre. Quant à sa mort commerciale, non. Peu nous importe. Ceux qui n'aiment pas cet endroit-là n'ont qu'à n'y pas aller: ils ne se soucient même pas d'en dégoûter les autres. Mais l'incendie du Moulin est un avertissement. Comme disait feu Sarcey, en reniflant avec inquiétude :

— Mes enfants, ou je me trompe, ou il y a du symbole là-dedans.



On devait conter, et on conte, maintes histoires des prêtres qui sont sur le front. Il se peut qu'à l'occasion on les invente. En attendant, en voici deux, que j'ai bien aimées et que je vous ressors.

Les conversations sont libres, là-bas. Pourtant, les officiers du ...me d'infanterie se tenaient, devant un capitaine qui est prêtre dans le civil, bien que ce capitaine-prêtre les supplie de ne point se gêner pour lui.

— Voyons, dit-il un jour, mais je n'ai été ordonné que très tard! J'ai fait les quatre cents coups! J'ai fait mes études au quartier latin.

Il ajouta, en rougissant un peu :

— J'ai même assisté à un bal des quat'z arts...

— Ah! les bals des quat'z arts!... soupira un chef de bataillons (qui, dans le civil, est peintre).

Et le capitaine-prêtre, doucement :

— Vous les regrettiez; moi, je les expie.

L'autre histoire est d'un vieux prêtre, qui a une barbe de missionnaire toute blanche, un port magnifique, et qui va tranquillement toute la journée ramasser des blessés entre les deux feux. Les Allemands eux-mêmes n'oseraient pas tirer sur lui.

Ils ont osé cependant, l'autre jour; ils l'ont manqué, heureusement; mais je dois à la vérité de dire que l'indignation du vieux saint s'est exprimée dans les termes les plus énergiques, et qu'il a juré le nom de Dieu qu'il ferait payer cher cette cochonnerie à ces cochons-là.

— Tout de suite, monsieur l'abbé, lui dit un capitaine d'artillerie en lui offrant un beau 75, chargé, fin prêt, il n'y avait plus qu'à tirer la ficelle.

Le prêtre hésitait... dame!... Et puis brusquement, il la tire, de la main gauche, en faisant de la droite, vers l'ennemi qu'il mitraille, le grand geste de l'absolution :

« *In nomine patris, et filii, et spiritus sancti... Amen!* »

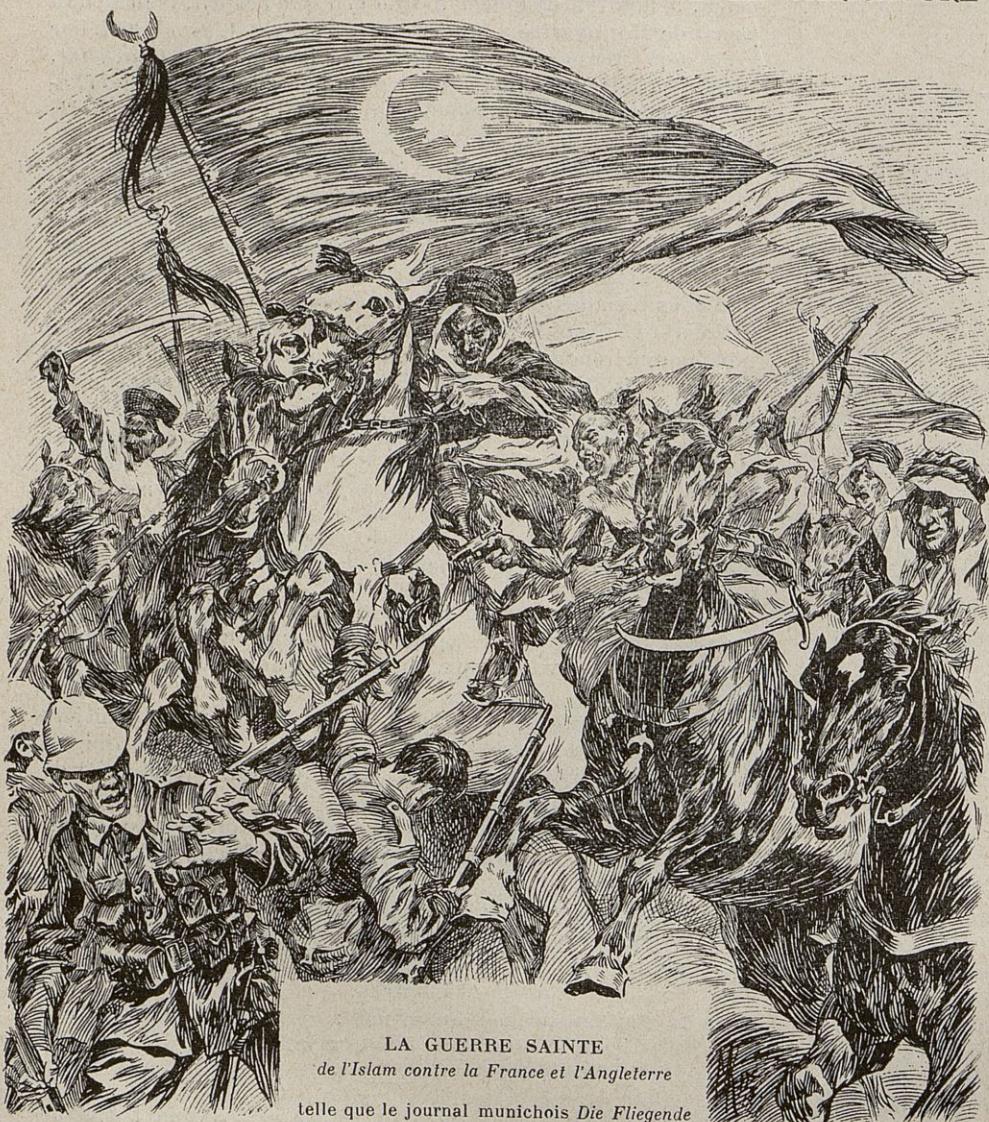
NOTRE COURRIER

La guerre commence à faire éclore quelques livres: ce ne sont, forcément, que des recueils de notes hâtives, dans lesquelles on trouve, là et là, des croquis touchants ou poignants. Nous ne parlerons pas de ces livres d'histoire vécue, d'un intérêt purement documentaire, et qui sont à la littérature ce que les cartes postales illustrées sont à la peinture.

Mais nous nous sommes trop souvent étonnés de la pauvreté d'inspiration des poètes, en ces grandes émotions nationales, pour ne pas signaler avec plaisir un recueil de *Sonnets de campagne*, dont l'auteur anonyme est, nous dit-on, un ancien capitaine d'artillerie rentré. Ces *Sonnets de campagne*, écrits avec facilité, souvent avec élégance, sont pleins de bons sentiments, et ils ont le mérite d'être vendus au profit de la Société française de secours aux blessés militaires.

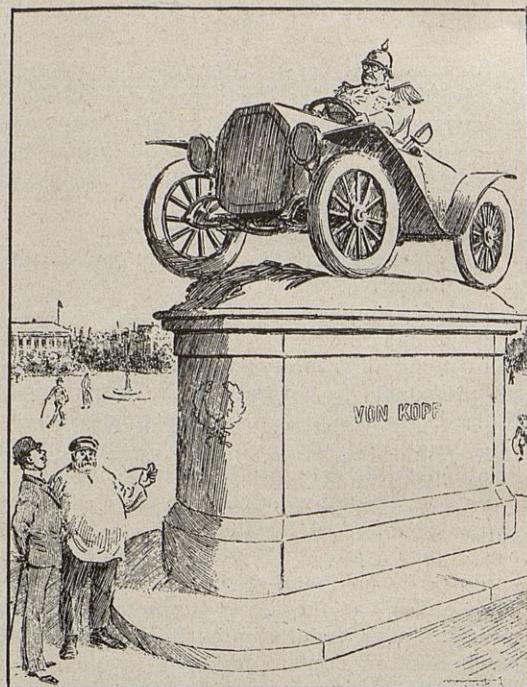
LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



LA GUERRE SAINTE
de l'Islam contre la France et l'Angleterre

telle que le journal munichois *Die Fliegende Blätter* la dépeignait au public allemand au moment même où les Turcs échouaient piteusement près du canal de Suez.



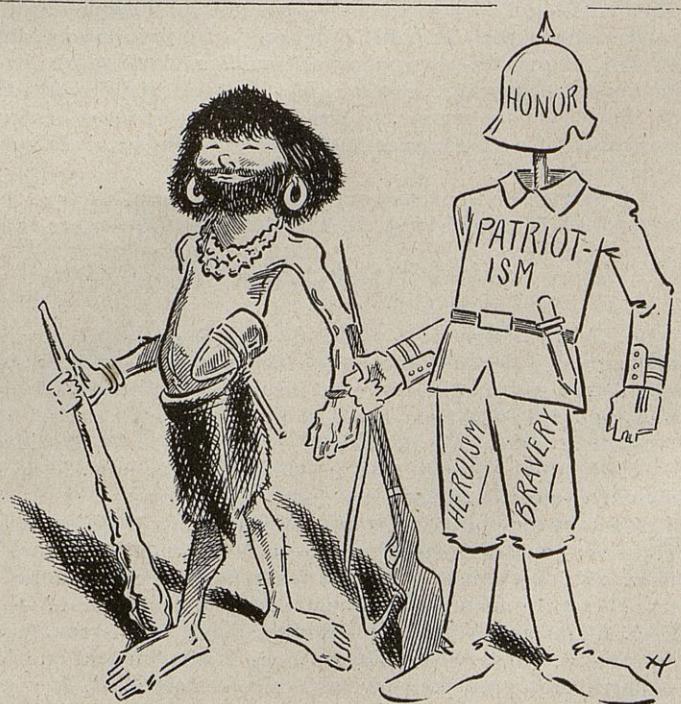
— Qu'est-ce que c'est que ça?
— La statue du maréchal Hindenburg. Les statues équestres ne sont plus de mode.
(*Life*, de New-York.)



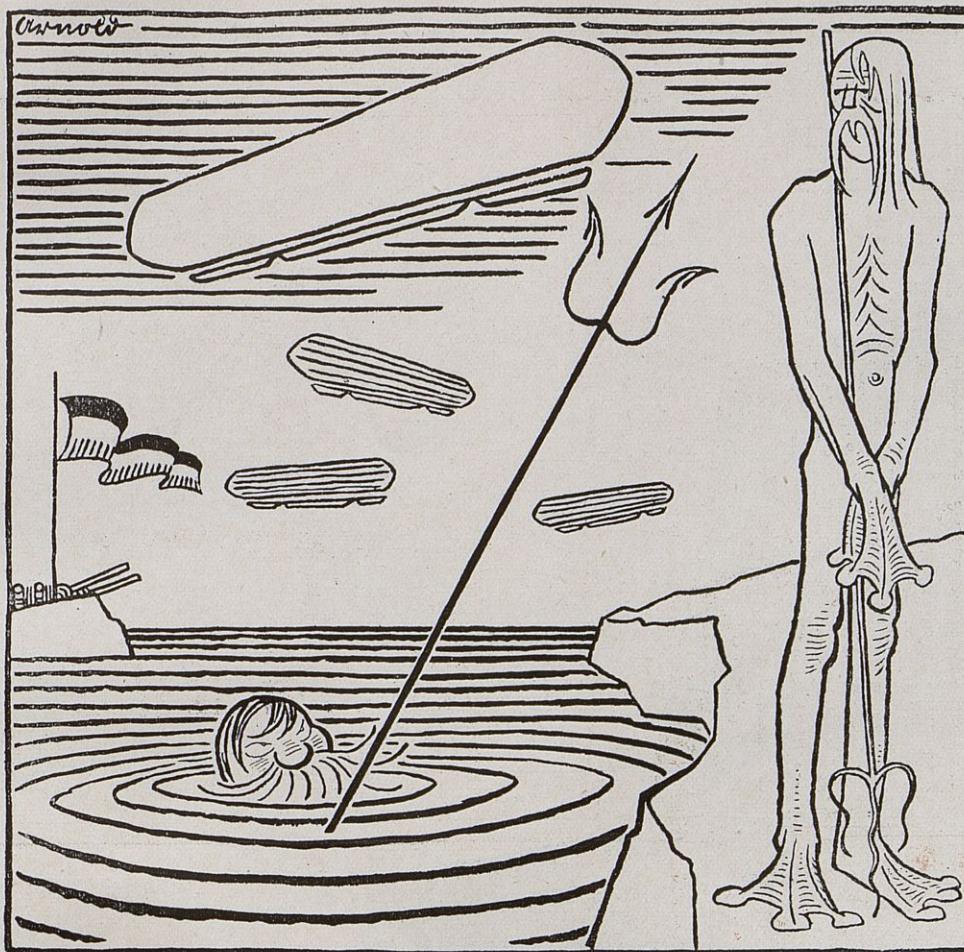
LE FRANÇAIS EST TOUJOURS POLI
Il reconduit ses visiteurs jusqu'à la frontière.
(*Life*, de New-York.)



LA GUERRE EN PIQUE-NIQUE
LE GRAND-TURC (à ses alliés). — Dites donc, si, comme nos ennemis, nous mettions nos fonds en commun? Voilà une riche idée!
(*Punch* de Londres.)



ENTRE UN SAUVAGE ET UN BOCHE
l'uniforme fait toute la différence! (*Life*, de New-York.)



UN DÉFI GROTESQUE D'EGIR A ALBION

EGIR (le dieu marin allemand). — Albion, grand dadaïs, ne barguigne pas tant et viens te battre au fond de l'eau!

PARIS-PARTOUT

La question des Variétés inquiète fort les artistes choisis par Fernand Samuel et dont l'engagement les retient pendant plusieurs années boulevard Montmartre.

Ils sont ainsi prisonniers.... de leur signature, et personne, quant à présent, ne peut les délivrer de cette situation particulière qui les oblige.... à ne jouer sur aucune autre scène, c'est-à-dire à se mettre... la boucle pendant toute la durée des hostilités.

Lequel de MM. Michaud, Richemond, Brasseur ou... Quinson, délivrera ces esclaves... à leur parole?

Pas M. Gavaut assurément!

Promotion.

Dans les nouvelles promotions militaires dans l'Ordre National il convient de citer au grade d'officier de la Légion d'honneur le capitaine Maurice Desvallières.

Champignol doit être content!

Le nombre de flacons d'alcool de menthe de Ricqlès envoyé aux soldats est inimaginable, parce que le vrai « Ricqlès » représente à la fois l'hygiène de l'estomac et celle de la toilette, par la purification agréable et instantanée de l'eau.

N'acceptez jamais, pour les soins quotidiens de votre chevelure, qu'une préparation sûre, éprouvée et de tout repos telle

que le pétrole Hahn, dont la renommée est à la fois trentenaire et mondiale. L'usage, même limité, d'une mixture inconnue, d'une imitation ou d'une contrefaçon du Pétrole Hahn, peut devenir la cause des plus amers regrets.

Le Pétrole Hahn est en vente partout. Gros : F. Vibert, Lt de chimie, préparateur, 89, avenue Berthelot, Lyon.

Envoi franco d'une brochure explicative sur demande.

Voir au verso de la première page de couverture du présent numéro de La Vie Parisienne, l'annonce « Chocolats et Bonbons Prévost » gardant toujours leur vieille réputation, mais rajeunie.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.
Ses collections : Maîtres de l'Amour (38 vol.), 7 fr. 50 ; Coffret du Bibliophile (40 vol.), 6 fr. ; Romans humorist., 3 fr. 50 ; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

MISS MOLLIE

MANUCURE ANGLAISE. Soins d'Hygiène

21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

MISS RÉGINA

SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE

Mais. 1^{er} ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)

PHOTOS

ROLAND, 38, Rue de Cléry — PARIS.

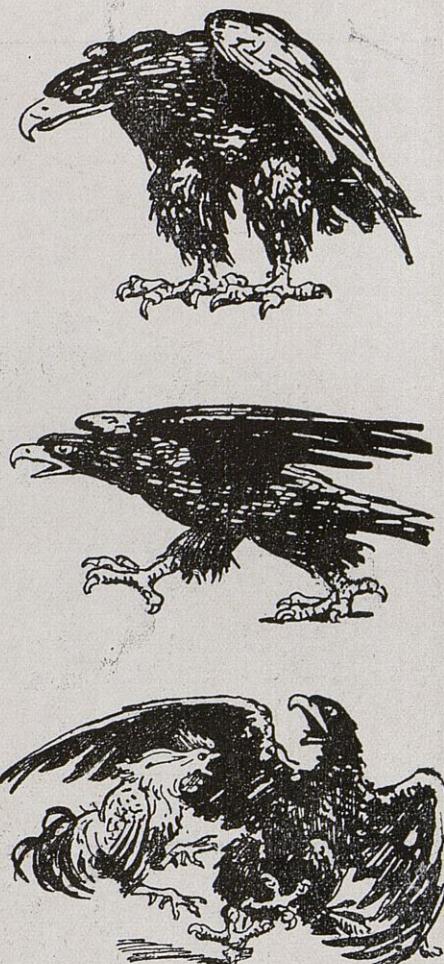
SOINS D'HYGIÈNE

Manucure, Bains.

19, rue Saint-Roch (Opéra)

Soins d'Hygiène

Maison de 1^{er} ordre. 65, rue de Provence (ang. Chaus.-d'Antin).



L'AIGLE ET LE COQ

Fable sans paroles.

(Punch, de Londres.)

Physicothérapie et Massothérapie BAINS et BAÎNS

Comtesse P..., 4, r. Duphot, pr. la Madeleine. de VAPEUR

SOINS d'HYGIÈNE - BEAUTÉ

par Experte.

7, rue des Dames, 2^e ét. (11 à 7) place Clichy.

Hygienic Treatment

Mme Ch., MANUCURE.

23, bld. Capucines (Opéra)

PHOTOS ARTISTIQUES et LIVRES RARES.

Catal. et Echantil. : 6, 12 et 25 fr. (Articles d'Hygiène int.) E. WENZ, Boîte 21, bureau 11, Paris.

Hygiène et Beauté

pr les Mains et Visage. Mme GELOT,

8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

CHARMANTES

collections de PHOTOS et LIVRES rares. Choix Select et Catalogue : 6, 12 et 25 fr. Mme L. ROULEAU, bureau restant 38, Paris.

Mme Clara SCOTT

Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng. spoken. 203, r. St-Honoré (entr.)

PHOTOS ARTISTIQUES, LIVRES RARES.

Lots bien variés avec catalogue illustré contre 5, 10

et 20 fr. Ecrire : A. DOUARD, 37, rue du Repos, Paris.

BAINS-HYGIÈNE

Confort moderne. Mme DERIAC,

45, rue Fontaine (2^e étage).

MARIAGES RENSEIGNEMENTS

Maison sérieuse et parfaitement

organisée. Relations les mieux triées

et les plus étendues. — 9^e à 8^e.

PHOTOS RARES. ORIENTALES

int. Lots nouv. et catal. 5, 10 et 20 fr. G. DELRIEU,

60, Isabelle Catolica, MADRID (Espag.)

ENGLISH BOOKS RARE & CURIOUS.

Illustrated and handsomely printed. Catalog., with

finest spec. are sent for 5/-, 10/-, or £ 1/-.

SOINS D'HYGIÈNE BEAUTÉ - PÉDICURE

MANUCURE

Mme VILLA, 14, Faubourg St-Honoré (angle rue Royale).

LA VIE PARISIENNE

PETIT PIOUPIOU, SOLDAT D'UN SOU !

1911-1912

Dessin de L. Fontan.



LA POUPÉE PRÉFÉRÉE